Poèmes

Autor(en): **Richard, Hughes**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **68 (1964)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-558770

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

HUGHES RICHARD

Poèmes

PETIT HOMMAGE A WERNER RENFER

Ce mot clair : Poésie
Ça c'était ton combat
Dans un petit pays
Où on ne la lit pas
C'était toute ta vie
Ta joie et tes tracas
Ta haute solitude
La raison de tes pas

Un dur combat c'était
On tirait le journal
Saint-Imier s'endormait
Et toi tu avais mal
En remontant chez toi
– Ne pas perdre la foi !
Redisais-tu tout bas
Ce soir j'entends ta voix

Un grand combat c'était
L'atroce maladie
Lentement te ruinait
De sottes jalousies
Et trop de hontes bues
Trop de mesquineries
Que tu auras vécues
Vécues jusqu'à la lie

Un beau combat c'était
Et Saint-Imier dormait
Sous l'élan d'un cœur pur
Tes belles mains d'azur
Bâtissaient la lumière
Des hommes de demain
Des hommes qui s'aimaient
Des hommes bien humains

Minuit la Haute Tour
Brûlait sous ton Soleil
Et vivre était pareil
A un beau pain d'amour
Que les gens partageaient
Et vivre était pareil
Au murmure du sang
Au rire de l'enfant

Un dur combat ce fut
Le jour n'est pas venu
Et quand ta voix s'est tue
Que cela fut ta vie
Un immense incendie
De trente-huit années
Personne ne l'a su
Et on t'a enterré

Ni plus ni moins

Septembre 58

LA HALTE DE MIDI

Septembre est beau cette année, tantôt les vendanges et c'est le mois d'amour, mais la route est si triste où je vais travailler
Des membres fatigués, des travaux répétés, des cailloux à casser, plus grands que nos journées, plus forts que nos pensées
Pourtant septembre est beau et à midi quand rechante l'oiseau, plus doux encore est le murmure de l'eau

Une heure de repos, je voudrais avec toi la fêter dans la paix des campagnes ou dans l'ombre des haies
Je voudrais avec toi la fêter et rien qu'à te parler nos yeux auraient la tendresse des sources au fond des épaisses forêts
Nous ririons du chantier, des machines arrêtées et de nos cœurs blessés coulerait le sang toujours frais de la bonté
Ce serait lui la sève de nos hautes saisons, je quitterais pour toujours cette prison de regrets et de haine
Où je vis enfermé depuis trop d'années et nous écouterions sous le jet des fontaines grandir le grain de blé
Le langage des hommes de tête et de raison, le temps serait venu de couper la moisson

J'ai vieilli. J'ai conquis patiemment cette voix qui, pour l'avenir, saura célébrer
La plaine d'éternité où s'ouvre ton regard, le pain de ta présence, le luxe de tes seins
Et quand, debout, parmi les ouvriers, tu verseras le vin de la fraternité
Alors – et il fallait donc ces années de chagrin ! – je retrouverai le sens de l'effort quotidien
Car là où tu es je reconnais le bien, je m'émerveille de tes yeux de soleil et l'herbe reverdit, le fruit mûrit tout seul à l'arbre de la vie

Mais voici : à l'ombre où je m'assieds pour manger mon repas solitaire, il y a peu de terre et les fleurs sont fanées
Manger est sain, je ne pense qu'à t'aimer ! Le fouet de ton absence a réveillé la plaie de mon enfance
Et chaque nuit je rêve rivières et poissons, j'aurais tellement besoin de vivre à ta lumière
Mais voici : mon pays de grand deuil et de folle inconscience, depuis notre naissance tu nous as condamnés
A ne devenir rien ou, disons mieux, des gens de qualité nourris de suffisance et de médiocrité
Tu nous as condamnés à cette mort lente qui, sous l'opulence et l'ennui, ronge toutes nos existences

Pays des cœurs tranquilles, pays de la richesse et de la nullité, tu donnes à tes enfants sans te soucier du reste des lits de connaissance où coucher ta paresse
Et c'est cette mort-là que je voudrais crier si, une seule fois, un cri parvenait à troubler et ton indifférence et ta sérénité

Pourtant septembre est beau et à midi quand rechante l'oiseau, plus doux encore est le murmure de l'eau
Je grimpe à l'orée du bois, je regarde là-bas, derrière les collines, si j'aperçois la ville
Où se perdent tes pas et j'envie tous les gens qui te voient et respirent le parfum de ta voix
Sur les places des marchés, aux terrasses des cafés, dans les jardins publics, sous la pluie du matin
Je me rappelle le temps où, rue de l'Evole ou dans la cour de l'école, nous retrouvions les enfants
Que savions-nous alors de la beauté de ces instants ?
Sous la fraîcheur des marronniers, nous nous arrêtions – l'allée menait jusqu'à notre maison –
Le lac était tout près, les rires étaient légers mais pourquoi se leurrer ?
Ce temps-là ne reviendra jamais

HOTEL HANSA

Moi je mange à l'abonnement
Un soixante, seul dans un coin
Voilà sans autres boniments
La grosse écuelle et... pas du fin !

Un long couloir, de beaux tapis
Gens à manchettes et... tra la la
Tout y est propre et... pas de bruit
Soigné, poli, nec plus ultra

Dis, mérites-tu cette place ?
Courbettes, tant de convulsions
Pourquoi vas-tu dans un palace
Toi qui... laves tes caleçons ?

Si t'avais... gloire et ambition
Pour le moins tes humanités
De la corne sous les talons
Et l'os de la réalité...

...Pas même manger à la carte ?
Pas de vin, non ? Parler affaires ?
Sors-la ta voix de Bonaparte...
Bouffer ta tasse et puis te taire.

Et les pfennig pour le café ?
Mahlzeit ! Mahlzeit ! dit le patron
Pour les rires il faut payer
Le garçon court comme un frelon

Moi je mange à l'abonnement
Un soixante, seul dans un coin
Hôtel Hansa, sans boniments
La grosse écuelle et... à demain

Allemagne 56